

Postcolonialité, exil et transmigration des littératures et cultures francophones

Recebido 20, ago. 2004/Aprovado 30, set. 2004

Hafid Gafaïti

Résumé

Cet article fait une relecture de l'histoire des littératures postcoloniales de langue française dans le cadre plus général de la transnationalité fondamentalement exprimée par l'émergence et l'affirmation des "écritures migrantes" comme site privilégié de la culture mondiale dont la postcolonialité n'est peut-être qu'une des dimensions. Pour ce faire, il s'agit d'examiner les modalités selon lesquelles se fait, historiquement et culturellement, cette inscription du postcolonial dans le phénomène de plus en plus véritablement universel de la "migrétude", de l'"identité immigrée" selon le terme de Marco Micone.

Mots-clés: littératures francophones; postcolonialité; migration; exil; diasporisation; transmigration.

Comme Etienne Balibar l'a bien montré, l'immigration avant et après les indépendances prolonge dans une large mesure les rapports et conflits coloniaux à l'ère postcoloniale et continue d'éclairer en partie les problématiques qui demeurent au cœur de la littérature issue des immigrations. C'est à partir de ce type de constat que se sont constitués la démarche et le discours postcoloniaux dont l'objectif était d'asseoir une nouvelle culture intégrant l'expérience des luttes anti-coloniales et l'affirmation d'une conscience et d'un patrimoine remettant en question la pérennité et la soi disant supériorité de l'Occident. Il est remarquable que ce processus ait eu lieu non seulement à l'intérieur d'espaces colonisés ou nouvellement décolonisés mais aussi, et peut-être en grande partie, à partir des aires culturelles occidentales et, très souvent, sur la base et à partir d'un appareil critique et d'une perspective idéologique eux-mêmes produits dans une large mesure par l'Occident.

Pendant longtemps, l'on a opposé les cultures et les littératures des colonisés et celles des colonisateurs à partir d'antinomies articulées autour d'une problématique du Même et du Différent, niant ainsi le dialogisme structurel qui en a toujours été le fondement. Tel est évidemment le discours de la droite mais aussi celui du Tiers-Mondisme et de l'idéologie réifiéc de la gauche traditionnelle. Cela dit, il me semble nécessaire de transcender le manichéisme et de sortir de la logique binaire basée sur une philosophie de l'antagonisme et une culture de la confrontation. Or le concept de postcolonialité relève d'une vision unidimensionnelle elle-même basée sur une perspective binaire et antinomique alors que l'Histoire est polymorphe, complexe et souvent contradictoire.

Ainsi, il faut noter par exemple que tout au long du 19^{ème} siècle, en même temps que la francisation linguistique des élites colonisées et de la lutte contre la présence française dans les pays en proie à l'impérialisme, l'on assiste à un phénomène médian que l'on peut caractériser par le terme de « résistance-dialogue » (ACHOUR, 1990, p. 19) qui désigne les deux moments de ce mouvement dialectique. Ce processus a été parallèle à l'introduction du français dans la presse d'abord et les essais ensuite avant de prendre forme dans la littérature à la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle. L'on peut l'observer dans les genèses et les développements de pratiquement toutes les littératures francophones à partir du 19^{ème} siècle mais aussi dans celles d'entre les deux guerres mondiales que l'on souvent un peu trop rapidement décrites par le terme de « littératures du mimétisme ».

Les littératures postcoloniales procèdent d'un double horizon d'attente et, de ce fait, d'une double entreprise de séduction et de rejet. D'une part, si le point de départ et

L'enracinement premier des écrivains renvoie au paradigme postcolonial, avec toutes les dimensions culturelles que cela implique, la nature de l'écriture est multidimensionnelle et la visée d'un lectorat français en particulier et occidental en général y est également à l'œuvre. D'autre part, si elle est de langue française, cette littérature est nécessairement traversée par l'imaginaire postcolonial qui la travaille en retour. Par ces productions, il y a donc une dialectique attraction-répulsion, séduction-refus entre deux cultures et deux lectorats, ce qui n'est que naturel si l'on assume leur caractère historiquement complexe et culturellement riche, métissé et parfois ambigu. Cette situation est renforcée par les phénomènes de migration entre les cultures et les langues, entre les imaginaires et les textes qui font qu'ils relèvent non pas de structures d'opposition mais plutôt d'une dialectique reposant sur des « relations transversales » au sens où l'entend Gilles Deleuze.

C'est dans cette mesure et dans cette perspective que je voudrais relire l'histoire de cet aspect important de la culture du 20^{ème} siècle dans le cadre plus général et, me semble-t-il, plus englobant de la transnationalité explicitement désignée et fondamentalement exprimée par l'émergence et l'affirmation des « écritures migrantes » comme site de plus en plus privilégié de la culture mondiale dont la postcolonialité n'est peut-être qu'une des dimensions étant donnée la direction que notre conscience et notre culture planétaire prennent de plus en plus dans la marche dans le 21^{ème} siècle. Pour ce faire, il s'agit d'examiner les modalités selon lesquelles se fait, historiquement et culturellement, cette inscription du postcolonial dans le phénomène de plus en plus véritablement universel de la « migritude », de l'« identité immigrée » selon le terme de Marco Micone ou de « l'enracinement » selon la belle formule de Jean Charles. Ce processus se déploie selon plusieurs axes parallèles : l'immigration, l'exil et la diasporisation.

De la décolonisation à la diasporisation

Paradoxalement, dans la majorité des pays du 'Tiers-Monde', la décolonisation a donné lieu à la fermeture de la plupart des sociétés postcoloniales par l'homogénéisation du discours et de la culture et par la violence politique, alliée, directement ou de manière occulte, mais objectivement à la répression de l'état et à la corruption générale des systèmes politiques. Cette répression a eu pour résultat de cibler spécifiquement et systématiquement les producteurs culturels et de tenter de les exclure de manière permanente de la sphère publique, du champ social et du débat idéologique. Il faut ajouter à cela l'attrait des sociétés occidentales et les

perspectives individuelles d'intellectuels et d'écrivains qui se situent de plus en plus dans un champ dépassant celui d'un pays ou d'une ethnie. Dans ce contexte se poursuivent dans les années soixante et décennies suivantes, de manière plus intense encore, les phénomènes migratoires qui étaient initiés dans le cadre des relations économiques et sociologiques des empires coloniaux. L'aboutissement de ce processus est la diasporisation des populations et des intelligentsias à laquelle le monde assiste aujourd'hui. Or même pendant la période coloniale et avant la crise actuelle des sociétés postcoloniales, ces intelligentsias s'inscrivaient dans un champ international d'intervention culturelle et intellectuelle.

Dans la période actuelle, cette intervention a changé de direction et de nature mais pas, structurellement, de lieu, de site de la parole. En vérité, ce qui a changé c'est le regard de ces intelligentsias sur elles-mêmes et leur lecture de l'identité de leurs communautés par rapport à l'Autre, à cet Occident qui a toujours été leur élément de référence direct et quelque peu structurel du fait de l'Histoire. Tel est le cas, par exemple, du rapport entre l'Afrique, les Caraïbes et la France et des facteurs historiques et culturels qui ont présidé à l'émergence de l'écriture en français, de la littérature francophone dans ces sphères géographiques et culturelles ainsi que les sites de parole et les champs épistémologiques et idéologiques qui les ont accompagnés.

Tout d'abord, le discours iconoclaste des écrivains des années soixante-dix et quatre-vingt se poursuit, en même temps, d'un côté, par une mise à nu des systèmes politiques qui ont produit la répression, la corruption, les inégalités, le bouclage idéologique et les manipulations du champ idéologique et politique dont l'aboutissement sont la dictature, le nationalisme étroit, les idéologies d'extrême-droite, l'intégrisme et le terrorisme et, d'un autre côté, par le dévoilement de la société et de la culture qui ont fermé les horizons humains de la jeunesse et du peuple. Dans cette mesure, le discours des romans de Rachid Mimouni, de Rachid Boudjedra et d'Assia Djebar ainsi que de bien d'autres s'inscrivent dans la continuité de la littérature maghrébine critique et idéologiquement tout autant que littérairement subversive à la lumière de l'écriture de romans tels que ceux de Yambo Ouologuem, Tony Lansy, Rachid Mimouni, V. S. Naipaul ou Salman Rushdie par exemple. Parallèlement à cela, et c'est cela qui, me semble-t-il, constitue la véritable différence de la production actuelle par rapport à celle des périodes précédentes, ce qui a profondément changé c'est le nouveau rapport à soi qui se fait en même temps qu'un nouveau rapport à cet autre soi qu'est l'Occident.

Ce processus s'intensifie avec les phénomènes migratoires et les littératures de l'exil, du hors-lieu et de l'errance qui les accompagnent. En effet, celui qui prend le départ de chez lui prend aussi un départ par rapport aux autres qui l'inscrivent dans une dynamique où la nécessité affermit le sens de l'étrangeté, de la non-appartenance et par conséquent d'une différence essentielle qui est le destin de tous mais que la majorité masque et refusent d'affronter. Il me semble que cette caractérisation sied simultanément aux « écritures migrantes » et à la production culturelle du sujet postcolonial de la fin du 20^{ème} siècle.

Du discours de la nation à l'esthétique de l'exil

A présent, au vu de la réalité des pays décolonisés et de l'affirmation de cultures régionales ou minoritaires, il est clair que l'on ne peut plus fonder la réflexion sur les phénomènes identitaires en asseyant le principe de nationalité, de citoyenneté et d'identité sur le postulat de l'identification de la langue et de la nation. Dans cette perspective, l'on pourrait poser que les littératures postcoloniales sont une catégorie de l'exil.

En effet, une des dimensions centrales des cultures et des littératures postcoloniales est l'échec ou l'impossibilité de fonder une littérature nationale qui transcende la logique du conflit puisque la recherche de la nouvelle identité nationale se conçoit, soit par imitation, soit par opposition, par rapport à la culture de l'Empire.¹ Or, dans la majorité des cas, la production postcoloniale se fait dans la langue de l'autre, dépend en grande partie du mode de production de l'industrie éditoriale de l'ancien colonisateur, de ses circuits de diffusion et de promotion et de son lectorat. Il est évident que l'on ne peut pas généraliser cette situation de manière absolue. Il n'en demeure pas moins que la production dite postcoloniale demeure profondément, c'est-à-dire économiquement et culturellement, rattachée à celle de l'ancienne Métropole.²

Par ailleurs, progressivement, au fur et à mesure et selon les cas particuliers, d'un côté, d'une construction nationale doublée d'un discours identitaire qui tente de rompre radicalement avec la puissance colonisatrice tant sur le plan économique et politique que linguistique et culturel ou, d'un autre côté, de l'échec de cette construction nationale ou, troisièmement, dans un processus qui combine autant la construction nationale que la résistance qui lui est opposée de l'intérieur et de l'extérieur, cette production postcoloniale n'a jamais cessé de se faire en rapport avec l'espace culturel de

1 Dans une certaine mesure, autant le mimétisme que l'on constate entre les deux guerres mondiales que la « littérature de combat » qui s'affirme après la deuxième guerre mondiale relèvent du même processus excluant ce que Hommi Bhaba a conceptualisé comme le « tiers-espace » puisque basés, l'un sur un monisme idéologique, l'autre sur une perspective dominée par le dualisme.

2 Le champ de la littérature et son mode d'existence ne se limitent pas au champ esthétique. Avec Pierre Bourdieu, il faut noter :

« Les propriétés formelles des œuvres ne livrent leur sens que si on les rapporte d'une part aux conditions sociales de leur production — c'est-à-dire aux positions qu'occupent leurs auteurs dans le champ de production — et d'autre part au marché pour lequel elles ont été produites (et qui peut être autre que le champ de production lui-même). » (B O U R D I E U , p. 165.)

l'ancienne puissance colonisatrice. D'un côté, autant pendant la période coloniale qu'à l'ère postcoloniale s'est créé, selon le terme de Maxime Silverman, un « espace de migration » (SILVERMAN, 1992, p. 95-125) entre les colonies et l'Empire qui fait que le cordon ombilical ne fut jamais rompu. D'un autre côté, l'évolution des sociétés postcoloniales et les itinéraires individuels des écrivains ont amené cette production postcoloniale à se transformer de plus en plus en littérature de l'exil. Cet exil est multiple : économique, culturel, linguistique et donc identitaire. Selon les cas, les écrivains se rendent de plus en plus compte du fossé qui se creuse avec leurs gouvernements, leurs lecteurs et, finalement, leurs pays. Ce processus les poussera à concevoir leur écriture en dehors de la sphère culturelle de leur pays et, de plus en plus, dans le cadre d'une conscience planétaire et d'une culture transnationale. Pour beaucoup d'entre eux, cette évolution résultera en un exil réel, le plus souvent, vers l'ancienne Métropole mais aussi au-delà.

Les instances de ce phénomène sont ici multiples mais je retiendrai rapidement le cas des écrivains antillais et des écrivains maghrébins. Dans *Une traversée paradoxale du siècle*, Raphaël Confiand rend compte de l'itinéraire d'Aimé Césaire dans le cadre d'une analyse de la relation historique de la Martinique avec la France et d'une réflexion sur l'effort de fondation d'une culture caribéenne spécifique. Il démontre que la consécration des écrivains antillais et francophones en général se fait toujours et d'abord à Paris (CONFIANT, 1993, p. 259). D'un autre côté, les itinéraires d'écrivains maghrébins tels que Kateb Yacine, Rachid Boudjedra ou Assia Djebar rendent compte des luttes intérieures pour faire émerger une littérature à mi-chemin entre l'affirmation nationale et l'inscription dans l'universalité. L'aboutissement de leurs démarches rend caduc le principe d'opposition qui avait fondé leurs perspectives nationalistes dans les années cinquante, soixante et soixante dix. Marqués par ce que Lise Gauvin a éloquemment décrit comme un phénomène de « surconscience linguistique » (GAUVIN, 1996, p. 6), autant Kateb que Boudjedra avaient fait le projet de rompre radicalement avec la littérature française non seulement sur le plan thématique et idéologique mais aussi par le passage au théâtre en dialecte populaire algérien pour l'un et à la langue arabe pour l'autre. Comme eux, Assia Djebar avait longtemps tenté de contribuer à une réécriture de l'histoire de son peuple en affirmant son identité multiple. Exilés de leurs pays, de plus en plus séparés linguistiquement de leur lectorat, ils se trouvent en quelque sorte condamnés à ce que Djebar appelle « une écriture de l'expatriation ».³ Ces facteurs conjugués au fait que, à l'ère de l'internet et des télévisions par satellite, les frontières culturelles

3 « Aussi, disons-le fermement, dans un monde qui tend à s'installer comme Islam politique, être écrivain, être né pour l'écriture (c'est-à-dire, en somme dans l'ijtihad exercer sa volonté de comprendre, d'interpréter, de rechercher dans l'effort et le mouvement de la pensée), être donc ainsi écrivain pour la trace, pour la vertu de la trace, c'est évidemment, depuis dix ans au moins, et pour cinquante ans encore, être voué à l'expatriation ; le plus vraisemblable avenir pour beaucoup sera d'écrire dans l'expatriation.

Depuis Salman Rushdie, l'Indo-Pakistanaï de langue anglaise, à Nourredine Farrah, le Somalien également anglophone, à Mohammed Kheir-Eddine, le berbère de l'Atlas marocain, romancier de langue française, à Tahar Djaout tué à l'aube à moins de quarante ans, l'écrivain du Sud ne sera jamais plus porte-parole sans sa commu-nauté, mais l'avantage le remords - vivant ou mort - d'un monde voguant sur l'océan des ténèbres » (DJEBAR, 1999, p. 216).

sont de plus en plus transcendées semblent indiquer que le concept de postcolonialité n'est plus véritablement opératoire pour rendre compte des productions des écrivains, artistes et intellectuels des pays anciennement colonisés. La notion même de littérature nationale éclatant en morceau chaque jour devant nos yeux, il ne semble pas productif de maintenir une conceptualisation basée sur le principe d'opposition à la littérature nationale de l'ancienne puissance impérialiste.

A ce stade, il est important de noter la différence entre littérature de l'immigration et littérature de l'exil. Basant son analyse sur une lecture de *L'Ecologie du réel* de Pierre Nepveu et s'inspirant de sa démarche pour substituer le concept d'« écriture migrante » à celui d'écriture « immigrante », Fulvio Caccia souligne l'opposition fondamentale entre la notion d'exil et celle d'immigration. Il introduit les distinctions suivantes :

Le premier terme renvoyant à une littérature aristocratique de l'élu, le second aux formes plus populaires, à l'autobiographie ; le premier visant l'universalité d'une catégorie esthétique enfin affranchie de son inertie atavique, le second visant le différentialisme tout empreint de populisme. Mais l'équivalence qu'il suppose entre exil et immigration est une erreur. L'immigration n'est pas l'exil. Il n'a ni sa longue sédimentation, ni son rapport au temps, seul garant d'une véritable esthétique.

Historiquement l'exil a deux acceptions : individuelle et collective. De ce dernier point de vue, il participe de l'empire, de la formation des Empires. Il est donc historiquement lié à une défaite et à une soumission qui prédispose au refus et donc à la rébellion et au départ (à cet égard on pourrait considérer les littératures post-coloniales comme une catégorie de l'exil) (CACCIA, 2000, p. 75-76).

Ces écritures s'inscrivent en marge ou en porte à faux par rapport aux littératures nationales, que celles-ci soient celle de leur pays d'origine ou celle du pays hôte, celle du pays décolonisé dans sa quête de re-formulation identitaire en rapport ou en opposition à l'Empire ou de l'ancienne métropole décentrée par la multiplication des cultures et la perte de sa primauté en tant que référence absolue. Se déployant dans un champ où la postulat de Herder est devenu caduc et où l'identité culturelle ne se confond pas avec la langue, elles sont doublement exilées : par rapport à l'idiome de leur communauté ainsi que par rapport au patrimoine clos du pays d'accueil. C'est pourtant cette double expatriation qui fait les écrivains dans la mesure où leur véritable territoire est le texte et où ils se rattachent à la communauté grandissante des exilés en tous genres, de tous milieux et de toutes origines qui caractérise notre temps. Dans cette perspective, il s'agit dans le même processus d'un mouvement de perte et de fondement

d'une nouvelle conscience et d'une nouvelle culture. Celles-ci se rapprochent de ce que Salman Rushdie a décrit dans *Les Patries imaginaires* :

Il est possible de commencer à théoriser des facteurs communs à des écrivains de ces différentes sociétés, les pays pauvres ou les minorités déshéritées des pays riches, et de dire que l'essentiel de ce qui est nouveau dans le monde de la littérature vient de ce groupe. Cela me semble être une théorie vraie limitée par des frontières qui ne sont ni politiques ni linguistiques mais imaginatives (RUSHDIE, 1991, p. 85).

A partir de la situation qui leur est faite, soit par l'exil réel et leur identité cosmopolite, soit par leur expatriation, soit du fait d'un exil intérieur par leur inscription dans la langue et la culture de l'autre qui n'est pas celle de leur communauté, ces écrivains évoluent d'une situation en postcolonialité à une inscription dans la migration, l'hybridité et l'errance. Or, le site des écritures migrantes transcende les frontières et les cultures. A tel point qu'il me semble légitime et judicieux d'affirmer que désormais, de plus en plus, la postcolonialité est incluse dans le cadre plus général et plus intégratif des écritures migrantes.⁴ D'autant plus que les expressions postcoloniales relèvent justement d'une écriture de la multiplicité et de la polyphonie et leurs thématiques ainsi que leurs écritures transcendent les barrières linguistiques et culturelles, les expériences communautaires ou nationales. Le récit postcolonial se caractérise en effet par le principe de diversité, de polysémie et de diffraction ainsi que par une intensification du phénomène dialogique au sens bakhtinien du terme. Dans cette perspective, les contributions des productions littéraires postcoloniales viennent en même temps du champ anglophone, francophone et latino-américain. Que ce soient ceux de Chinua Achebe, Salman Rushdie ou Michael Ondaatje, d'Edouard Glissant ou de Patrick Chamoiseau, de Gabriel Garcia Marquez ou de George Amado, les romans postcoloniaux :

[...] relie les rues de Londres, les bidonvilles explosants du tiers monde ou la montagne isolée et les villages de la savane. Les dialogues entrecroisent des registres bas ou sophistiqués et mêlent différents idiomes venus du monde entier. Ce qui a commencé dans les écrits postcoloniaux comme une créolisation de l'anglais est devenu un processus de migration littéraire massive, de transplantation, et de fécondation réciproque, un processus qui change radicalement la nature de ce qu'on appelait jadis la littérature anglaise (BOEHMER, 1995, p. 233).

Ce qui est vrai de la littérature anglaise s'applique également aux autres littératures, ce processus illustrant l'éclatement des littératures dites nationales. Or cette dynamique caractérisant le roman postcolonial est celle qui

⁴ Certains, comme Michel Beniamino par exemple, ont tendance à souligner les limites du multiculturalisme postcolonial en affirmant que les priorités des pays du 'Tiers-Monde' ne laissent pas de place à la dimension littéraire et esthétique sur laquelle se concentrent les écrivains et la critique (BENIAMINO, 1999). Ce point de vue est évidemment réducteur et perpétue les stéréotypes traditionnels sur la séparation artificielle entre l'économique et le culturel. La preuve que l'écriture est vitale dans les sociétés et qu'elle est considérée comme subversive autant pour les pouvoirs que pour les extrémistes de toutes sortes est que les intellectuels, les journalistes, les artistes, les écrivains et les poètes se font censurer, emprisonner et assassiner malheureusement tous les jours dans les pays postcoloniaux et parfois même en Occident.

décrit les écritures migrantes au sens où elles sont pratiquées et/ou décrites par Clément Moysan, Régine Robin, Pierre Nepveu ou Sherry Simon pour ne citer que les pionniers qui ont posé les bases de cette nouvelle vision de la littérature et de la culture et de l'appareil conceptuel pour l'aborder. Elle correspond à cette esthétique de l'hétérogène telle qu'elle a été exprimée par Régine Robin :

La parole immigrante dérange. Elle déplace, transforme, travaille le tissu même de cette ville éclatée. Elle n'a pas de lieu. Elle ne peut que désigner l'exil, l'ailleurs, le dehors. Elle n'a pas de dedans. [...] La parole immigrante est insituable, intenable. [...] Parole sans territoire et sans attache, elle a perdu ses couleurs et ses tonalités. On ne peut l'accrocher (ROBIN, 1983, p. 197-98).

Dans la même perspective, mais d'un autre point de vue, en nous penchant sur les expériences littéraires de la modernité occidentale, il faut noter avec Sherry Simon que la résistance aux discours identitaires dominants se fait, en même temps, de l'extérieur mais aussi de l'intérieur (SIMON, 1991, p. 13-52). Les écrivains de la modernité, qu'ils soient désignés par le terme de mineurs comme Kafka ou de cosmopolites comme Joyce, sont des figures complexes et contradictoires. D'un côté, ils correspondent à la description de la conscience individuelle de l'artiste romantique dont l'œuvre se déploie dans le cadre d'un champ littéraire national avec pour objectif de refonder son identité. L'on se rappellera par exemple la fameuse conclusion de *Portrait of the Artist as a Young Man* où Stephen Dedalus déclare partir pour forger « la conscience incréée de ma race » (JOYCE, 1988, p. 252-53). D'un autre côté, leurs écritures opèrent une déconstruction du discours et de la littérature de type identitaire et nationaliste. Ainsi, ils retravaillent la relation à l'espace et à la langue et remettent en question la littérature comme inscription dans le corps de la nation⁵, pour s'attaquer aux fondements de la logique de l'enracinement.

En transcendant les catégories, en dernière instance superficielles, de la binarité, l'on peut avancer que l'expression du mouvement continu et de la transition en même temps décrit l'expérience immigrante et définit le propre même de la pratique littéraire. Il faut retenir ici que cette transition est celle qui, au-delà des appartenances de toutes sortes, quelles soient historiques, géographiques, nationales ou sociales, est celle qui positionne l'écrivain migrant, l'écrivain des minorités et maintenant l'écrivain postcolonial dans une optique qui en fait un *écrivain tout court*. En effet, la problématique des littératures dites nationales circonscrit les autres écrivains en dehors de son discours de majorité, ce à quoi les littératures dites postcoloniales ont d'abord répondu par un désir et une entreprise de fondation de littératures nationales elles aussi

⁵ Au sens où Ernest Renan parlait de l'identité comme sentiment d'appartenance à l'histoire, à l'esprit et au corps mêmes de la nation.

obéissant aux mêmes structures discursives bien que définies en opposition à celle des métropoles occidentales. Or, ce que font les littératures migrantes c'est subvertir ces appartenances et ces catégories pour établir l'expérience littéraire dans un trans-espace qui leur échappe et qui aborde le texte avant tout en tant qu'écriture.

Transnationalité et transtextualité

Dans une large mesure, le roman postcolonial consiste en une lecture de la réalité et de l'Histoire que constitue en dernière instance toute écriture. L'on peut ajouter que les cultures et littératures postcoloniales reformulent et réactivent à la fin du siècle la problématique du rapport de l'écrivain à la société dans le cadre des changements auxquels le monde est confronté et sur lesquels ils sont obligés de se pencher, différemment, par leurs thématiques mais aussi en renouvelant la réflexion sur le statut des langues, des cultures, des écrivains et des lecteurs. Si tout au long du 20^{ème} siècle la question s'est posée du rapport entre le littéraire et le politique dans le cadre du questionnement de l'idéologie coloniale et des cultures dominantes par rapport aux cultures dominées, aujourd'hui il s'agit de se demander dans quelle mesure le statut de l'écrivain postcolonial a changé du fait des conséquences, sur le plan humain et sur son œuvre, de la nouvelle réalité transnationale. En effet, comment est-il encore possible aux écrivains postcoloniaux d'écrire à la suite de la répression et de la violence qui frappent leurs pays indépendants ? Comment écrivent-ils dans le cadre de la déconstruction des discours tiers-mondistes et dans le contexte de la diasporisation des individus et de la transnationalité des cultures et des productions esthétiques ?

Dans cette perspective, la question du rapport de l'écrivain à l'écriture se repose de manière incisive et nouvelle. D'aucuns, comme Charles Bonn (1997, p. 206-208) par exemple, ont suggéré, qu'à la différence de l'écrivain qui était le porte-parole et le porte-voix de sa communauté et des peuples colonisés pendant la période coloniale qui a dominé le 19^{ème} siècle et la première moitié du 20^{ème} siècle, et vu l'émergence des littératures postcoloniales en général, et de l'écrivain qui occupait la place privilégiée de la dissidence et de l'opposition idéologique ou symbolique aux nouveaux pouvoirs hérités de la colonisation, l'écrivain postcolonial contemporain n'a plus d'inscription directe dans le corps de sa communauté. Ils soutiennent que l'écrivain se trouve maintenant exclu de sa communauté et confiné à ne pouvoir rien faire d'autre que de trouver une solution individuelle à une situation personnelle.

Dans cette mesure, il serait condamné à ne pouvoir exprimer véritablement, et peut-être même mieux, que sa propre parole par le biais de cet instrument par excellence de l'expérience existentielle que serait le roman. Par ailleurs, ils avancent que la situation actuelle marquée par le « retour du référent » aurait eu comme conséquence directe une altération en quelque sorte automatique ou structurelle de la qualité esthétique des romans produits et un affaiblissement caractérisé de l'écriture dont l'aboutissement ultime serait une baisse de la littérarité dans le roman postcolonial actuel.

A cela, mon propos est de dire que, premièrement, si l'écrivain postcolonial est exclu de sa communauté, sa communauté est néanmoins inscrite en lui/elle. Deuxièmement, l'on ne peut pas faire ce genre de généralisation risquée et nécessairement discutable ; pour ce qui est de l'écriture, l'on pourrait en fait soutenir, au moins dans le cas de certains écrivains, que la qualité esthétique de leurs écrits n'a pas diminué et que c'est plutôt l'inverse qui a eu lieu.

En effet, si la position de l'écrivain postcolonial a naturellement évolué et certainement changé, ces transformations relèvent plutôt d'un déplacement que d'un changement fondamental, plutôt d'un repositionnement que d'une clôture. Il est incontestable que, dans un premier temps, la crise des sociétés postcoloniales a abouti dans plusieurs pays à la violence politique et à la violence d'état résultant dans l'assassinat de nombreux écrivains, artistes et intellectuels et de dizaines de milliers de gens du peuple ; elle a également donné lieu à un véritable exode, une expatriation et, en fin de compte, une « diasporisation » des intelligentsias. Il est naturel que ce phénomène et sa dimension tragique se retrouvent dans les écrits selon le lieu et l'époque considérés. Par ailleurs, il n'est pas du tout étonnant que certains textes, en particulier la plupart des publications d'auteurs qui faisaient paraître soit des récits soit des romans en grande partie autobiographiques, soient profondément marqués par cette horrible réalité et exclusivement dominés par elle à tel point que, dans certains cas, la littérarité y est presque inexistante. L'on pourrait en citer un grand nombre qui relèvent en fait plutôt du journal, du récit de vie, du témoignage au sens strict du terme, du reportage ou même d'une certaine forme de journalisme déguisé. Cela dit, si certains écrivains, de manière générale, s'appuient sur la littérature et d'autres genres d'écriture pour exprimer une vision personnelle et entrevoir des solutions spécifiquement individuelles, d'autres, les plus accomplis, tout en faisant de même dans certains cas, n'en continuent pas moins d'interpeller leur communauté et de dire le destin collectif de leur peuple avec de nouveaux moyens et par de nouvelles voix/voies.

De la postcolonialité à la « transmigration »

Actuellement, les littératures postcoloniales appartiennent et s'inscrivent plus que jamais dans des sphères culturelles et se distinguent par une vision et une esthétique qui dépassent les régionalismes et les ethnicités, qui vont au-delà des lectorats nationaux et transcendent les espaces culturels postcoloniaux et français déterminés par le dualisme et les rapports de dépendance hérités de l'Histoire auxquels elles étaient limitées. Tous les écrivains postcoloniaux sont marqués par l'expérience de l'exil, de l'expatriation et de la déterritorialisation. Ils évoluent dans un complexe tissé par une culture transnationale, des visions hybrides et des identités métisses où les migrations n'ont de cesse. Ils évoluent selon des itinéraires nomades où les horizons se conjuguent au pluriel.

La perspective critique et les orientations épistémologiques pour aborder et comprendre ces littératures dans leur nouveau cadre et selon leur éclairage transfiguré ont radicalement changé tout le champ littéraire et culturel francophone depuis les vingt dernières années. Cela est vrai de la littérature et de la critique caribéennes comme de la littérature et de la critique québécoise, par exemple, qui ont beaucoup travaillé à transcender les limites des perspectives strictement nationales et régionales. Cela est certainement vrai de beaucoup de littératures et d'approches méthodologiques qui, dans le domaine des études anglophones et culturalistes en particulier, sont lues et appréhendées selon des points de vue permettant de dépasser les conceptions homogénéisantes et manichéennes dans lesquels les littératures nationales continuent d'être enfermées. Il est nécessaire que les termes pour concevoir cette production changent en rapport avec les transformations culturelles et autres à l'échelle du globe. En effet, il faut l'inscrire dans l'optique de la culture transnationale que des écrivains tels que Patrick Chamoiseau revendiquent et appellent de leurs vœux. Dans *Écrire en pays dominé*, celui-ci explique :

On pratique d'autant plus volontiers le refuge dans une langue (ferraillage de la règle, académisme ravi...) que l'on perçoit l'encercllement des autres langues, l'activée conduction des langues entre elles. La notion de « terre natale » elle-même se voyant relativisée par l'accumulation des références géographiques (les familles devenues incertaines), on gîte de plus en plus dans une langue comme dans une Patrie, une ethnie ou un clan transportable avec soi. Il nous est encore difficile de vivre la multi-trans-culturalité, le multi-trans-linguisme, et cette difficulté favorise la raideur monolingue dans une langue. Rabelais, Joyce, Faulkner, Glissant diraient : « *Ma patrie, c'est langage* », langages des langues du monde en

tous modèles de langue. Soudain, ils s'éveillèrent en moi : je me retrouvai dissocié des langues-unes, des Territoires et des drapeaux, porté vers un Écrire ouvert qui dissocie de l'Être et de ses absolus (CHAMOISEAU, 1997, p. 264-65).

La nouvelle situation de cette littérature opère progressivement un décentrement qui fait que la France n'est plus ni son point de référence absolu ni l'objet de ses obsessions et de ses fixations plus ou moins viscérales. De plus en plus, par le fait des événements tragiques qui ont remis les sociétés postcoloniales au centre de l'actualité internationale, mais aussi du fait des traductions, de l'émergence de nouvelles paroles et de nouveaux talents, Paris et la France ne sont plus l'unique plaque tournante de cette littérature. De plus en plus, les écrivains postcoloniaux ont aussi un public allemand ou italien, des lecteurs arabophones, un lectorat américain et une audience francophone dans le sens le plus large. Ces auteurs vivent et écrivent à partir d'autres lieux et à partir de perspectives qui dépassent ceux de l'affrontement identitaire et culturel avec l'Occident dans lequel ils ont été emprisonnés depuis plusieurs décennies et générations.⁶

Si, avec la décolonisation, le mythe étroit de la nation a été détruit, sa déconstruction a permis de libérer des forces nouvelles. Si le sujet postcolonial a payé et continue à payer un prix cher dans ce processus de transmutation identitaire, culturelle et politique, il a aussi acquis des valeurs inimaginables. Il n'empêche que le déferlement de la violence et de la mort et l'acharnement des terroristes de tous bords qui continuent à frapper sa société ont ouvert d'autres voies à la résistance citoyenne et aux luttes pour les libertés dans la plupart des pays du Tiers-Monde, malgré la répression et la censure tant étatique que politique, idéologique et terroriste qui continuent, le plus souvent, il faut le rappeler, avec la complicité ou l'aide active des anciennes puissances coloniales ou de pays industrialisés soi disant démocratiques et prônant la démocratie et les droits de l'homme au nom d'une mondialisation des marchandises et du capital mais non pas des cultures, des échanges et des valeurs véritablement humanistes. Ces changements se reflètent aujourd'hui dans une littérature du deuil et de l'effacement, certes, mais qui porte simultanément en elle les signes et les grains d'une libération de la parole et de l'expression. Ainsi, les écrivains postcoloniaux portent dans leurs œuvres les traces du passage du désastre à l'expatriation et de la diasporisation à un nouvel humanisme.

⁶ Dans ce sens, certains écrivains tels que Aimé Césaire et Edouard Glissant ont été des précurseurs et des visionnaires.

Resumo

Este artigo faz uma releitura da história das literaturas pós-coloniais de língua francesa no âmbito mais geral da transnacionalidade que se expressa fundamentalmente pela emergência e afirmação das "escrituras migrantes" como sítio privilegiado da cultura mundial, da qual o pós-colonialismo é talvez apenas uma das dimensões. Para tanto, cabe examinar as modalidades pelas quais o pós-colonial se inscreve, histórica e culturalmente, no fenômeno cada vez mais verdadeiramente universal da "migridade", da "identidade imigrada", segundo expressão de Marco Micone.

Palavras-chave: literaturas francófonas; pós-colonialismo; migração; exílio; diáspora; "transmigrância".

Referências

- ACHOUR, Christiane Chautet. *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*. Paris: Bordas-Entreprise Algérienne de Presse, 1990.
- BALIBAR, Etienne; WALLERSTEIN, Immanuel. *Race nation classe*. Paris: La Découverte, 1990.
- BENIAMINO, Michel. *La francophonie littéraire*. Paris: L'Harmattan, 1999.
- BOEHMER, Elleke. *Colonial and postcolonial Literature*. Oxford: Oxford University Press, 1995.
- BONN, Charles; GARNIER, Xavier; LECARME, Jacques (Dir.). *Littérature francophone: 1. Le roman*. Paris: Hatier-Aupelf•Uref, 1997.
- BOURDIEU, Pierre. *Ce que parler veut dire*. Paris: Fayard, 1982.
- CACCIA, Fulvio. Les écritures migrantes entre exotisme et éclectisme. In: GRAVILLI, Anne de Vaucher. *D'Autres rêves: les écritures migrantes au Québec*. Venezia Lido: Supernova, 2000.
- CHAMOISEAU, Patrick. *Écrire en pays dominé*. Paris: Gallimard, 1997.
- CHAULET, Christiane. *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*. Paris: Bordas-Entreprise Algérienne de Presse, 1990.
- CONFIANT, Raphaël. *Aimé Césaire: une traversée paradoxale du siècle*. Paris: Stock, 1993.
- DJEBAR, Assia. *Ces voix qui m'assiègent*. Paris: Albin Michel, 1999.

GAUVIN, Lise. Glissements de langue et poétiques romanesques : Poulin, Ducharme, Chamoiseau. *Littérature* 101, [S.l.], févr. 1996.

JOYCE, James. *Portrait of the artist as a young man*. Harmondsworth: Penguin Books, 1988.

ROBIN, Régine. *La Québécoit*. Montréal: Amérique, 1983.

RUSHDIE, Salman. *Les Patries imaginaires*. Paris: Christian Bourgois, 1991.

SEBKHI, Habiba. Une littérature "naturelle" : le cas de la littérature "beur". *Itinéraires et contacts de cultures*, [S.l.], n. 27, p. 27-42, 1999.

SIMON, Sherry. Espaces incertains de la culture. In: _____ et al. *Fictions de l'identitaires au Québec*. Montréal: XYZ, 1991. (Coll. Études et documents. Dirigée par Simon Harel).

SILVERMAN, Maxime. *Deconstructing the Nation: immigration, racism and citizenship in Modern France*. London: Routledge, 1992.